



E. P. Jacobs au Bois des Pauvres

PAR FRANÇOIS RIVIÈRE

À l'angle d'une rue, je consulte un plan sur lequel je repère la fameuse place Rouppe dont parlait Jacobs dans sa lettre. Pour y parvenir, j'emprunte un labyrinthe de ruelles pavées en pente, traversant un quartier populaire situé en contrebas de l'imposant Palais de Justice. J'arrive place Rouppe, avisant une cabine téléphonique. Nous étions convenus, Jacobs et moi, que je l'appellerais juste avant de prendre l'autobus. Il répond à la première sonnerie qu'il devait guetter, et sa voix chaude, enjouée, m'enveloppe. Tandis que nous parlons, j'aperçois un bus jaune marqué d'un W. Je raccroche et me précipite vers le véhicule dont le moteur tourne déjà.

Le voyage qui commence à travers les faubourgs de Bruxelles me plonge dans une rêverie tumultueuse. C'est le début et la fin d'une vieille histoire en moi... J'ai du mal à imaginer que je vais me retrouver — enfin — devant celui qui a écrit et dessiné ces albums qui ne m'ont jamais quitté. Le premier que j'ai lu, à neuf ans, *Le Mystère de la Grande Pyramide*, a bien failli finir tristement, quelque temps plus tard, sous une averse, en colonie de vacances. Sauvée du désastre, la couverture qui montre Mortimer pénétrant à la lueur d'une lampe à pétrole dans une chambre funéraire, ressemble aujourd'hui à l'un des papyrus du professeur Ahmed... C'est un de mes trésors.

Dans le bus qui roule à travers la campagne en direction de Waterloo, la fièvre me gagne de minute en minute. Je suis un personnage de roman en attente d'un événement d'importance. Devant mes yeux se juxtaposent les rares

photographies et les caricatures publiées dans le journal *Tintin* de celui qui, sans doute, prend la route à cet instant pour venir à ma rencontre. Le paysage est d'une telle platitude, d'une telle insignifiance autour de moi qu'il est déjà celui d'une autre dimension. Rien pourtant ne ressemble ici à l'univers d'Edgar P. Jacobs, cet artiste au nom anglais dont je n'ai découvert que récemment la véritable nationalité. Par sa faute, je suis devenu belgophile en me croyant anglophile — tant pis je serai les deux, et je sais aujourd'hui que le mystère de la Belgique est tout aussi prenant que celui de l'Angleterre...

L'autobus freine et s'immobilise en rase campagne, dans un silence irréel. D'un regard j'ai compris : là-bas s'élève une sorte de pyramide avec à son sommet un lion vu de profil. Je descends précipitamment, me retrouvant à l'intersection de la nationale et d'une route étroite, pavée, qui file à perte de vue. Conforme à la description minutieuse de Jacobs.

Je consulte ma montre : quinze heures et des poussières. Je fais quelques pas dans ce désert que balaie un vent mauvais. « Morne plaine », murmurai-je pour moi seul. Je fais les cent pas pour me réchauffer mais aussi pour calmer l'inquiétude qui monte en moi. Et si tout cela n'était qu'un rêve... Mais alors qu'une fois encore je dirige mon regard vers la petite voie pavée menant au bout du monde, j'aperçois ce que, dans mon délire, je prends pour une des autos miniatures de ma collection Dinky Toys. Mais non, un nuage de poussière l'accompagne avec insistance. Bientôt m'apparaît la Coccinelle de couleur marron décrite au téléphone. C'est lui... ce ne peut être que lui. Une musique céleste s'élève en moi. La portière s'ouvre et, le bras levé en signe de bienvenue, Jacobs apparaît dans sa splendeur, visage au teint vermeil contrastant avec l'argent de ses cheveux plutôt longs, son corps puissant pris dans une canadienne au col et aux revers bordés de fourrure. Cette houppelande a quelque chose de solennel et de désuet qui me réjouit.

Nous nous serrons la main. Sa voix me réchauffe :

– Je ne vous ai pas trop fait attendre ? Ma monture refusait de partir !

Il éclate d'un rire tonitruant qui achève de me convaincre de sa présence.

Nous roulons sur le pavé dans le fracas du moteur emballé, Jacobs parlant sans cesse, gesticulant au risque d'envoyer l'auto dans le décor, mais je n'en ai cure, mon destin aussi s'est emballé. Mon cœur cogne dans ma poitrine. Je jubile.

Au bout d'une allée bordée de murs chaulés surgit un portail où je peux lire en lettres blanches : E. P. JACOBS. Un dernier doute s'éloigne. Plus loin, tapie derrière un bosquet de sapins noirs comme la nuit, est la maison au toit de tuiles orange, une maison de conte de fées. La fanfare dans ma tête laisse la place à une musique plus intimiste.

Nouvelle entrée en scène dans le living-room dont l'agencement, les teintes — vieux rose et bois — me ramènent à l'univers de Blake et Mortimer. À Londres, à Park Lane...

– Jeanne, voici notre invité. Il attendait Grouchy, c'est Jacobs qui est venu !

Nouveau rire torrentiel, salué d'un petit gloussement de madame Jacobs, précieuse et distinguée sous sa perruque brune. Elle paraît beaucoup plus âgée que lui...

Je lorgne l'armure moyenâgeuse, le piano à queue, puis découvre, dans un petit salon adjacent, le troublant Samouräi. Jacobs s'empresse, m'entraîne vers la vitrine où reposent, pieusement rassemblés, dessins originaux, figurines, maquettes, en vérité les pièces d'un musée que le dessinateur n'a pas hésité à créer pour sa satisfaction et celle de ses visiteurs. Quelle heureuse idée ! Je m'approche. Le chronoscaphe à bord duquel Mortimer effectue son voyage dans le temps, la fusée de l'Espadon, l'Aile Rouge d'Ollrik et là, cet étrange buste verdâtre en pâte à modeler...

– C'est le professeur Sato, s'exclame Jacobs, le héros de l'album auquel je travaille en ce moment.

J'en frémis. Il m'en a parlé en effet dans ses lettres. Je bafouille un compliment puis nous retournons dans le living où madame Jacobs s'active autour d'un chariot chargé de bouteilles. Je n'ai plus dix-neuf ans, je suis reçu avec faste...

J'ai pris place dans un moelleux fauteuil-club et j'observe mon hôte radieux. Il a revêtu la veste de tweed que je lui ai vue sur les photos mais une cravate à rayures a remplacé le légendaire nœud papillon. Il péroré, toujours à propos de l'œuvre en cours, *Les Trois Formules du professeur Sato*. Je lui demande s'il a fait le voyage au Japon.

– Vous n'y pensez pas ! Mais j'ai sur place une excellente informatrice, la fille d'un ami... Elle me renseigne sur les moindres détails. Par exemple, je devais absolument savoir à quoi ressemblait une poubelle japonaise...

Il marque une pause, se tourne vers sa compagne qui émet un gloussement, puis reprend :

– J’ai attendu des semaines. Pendant tout ce temps, je me sentais bloqué... Et puis le document tant attendu est arrivé...

Nouvelle pause pour appuyer l’effet :

– Et figurez-vous que leurs poubelles sont ab-so-lu-ment identique aux nôtres !!

Jacobs et Jeanne partent ensemble d’un rire suraigu que j’accompagne avec entrain — légèrement interloqué mais complice.

Je me sens à présent totalement immergé dans le décor de mon rêve. Mon nouvel ami me tend un verre de whisky, boisson dont il se dit très friand. Je le contemple encore, n’écoutant plus ce qu’il dit... Son apparence m’évoque ces artistes d’autrefois, peintres ou comédiens de cabaret. Dans mon enfance, il m’arrivait de rencontrer des personnages de ce genre, le pianiste du casino de Luchon où je faisais la cure, tel conférencier à qui ma grand-mère faisait dédicacer un livre au foyer du Gallia-Théâtre de Saintes...

L’ivresse aidant, l’impression me gagne d’être tout simplement venu rendre visite à un couple vieillissant de parents éloignés, charmants, protecteurs. Au diable le fan de Blake et Mortimer ! Nous fraternisons pour de bon. Avec cet homme affable et qui s’amuse de tout, la vie semble être un jeu. Plus tard, dans la cuisine, sous l’éclat mordoré d’une rangée de belles casseroles en cuivre, nous improvisons un très substantiel pique-nique. Jacobs et moi buvons notre whisky à l’eau pour engloutir plus aisément d’énormes tartines au pâté de foie. Puis viennent d’opulentes pâtisseries à la crème. Jeanne qui sirote un Perrier nous contemple comme deux enfants — ce que nous sommes sans doute, chacun à sa façon.

Le café, bu dans de jolies tasses en faïence bleue, me tire de mon extase... Il est minuit passé lorsque notre... j’allais dire : gouvernante, nous rappelle à l’ordre.

Plus question d’autobus. C’est dans la Coccinelle que Jacobs, toujours aussi débordant d’anecdotes, me ramène à Bruxelles. Il a beaucoup ri lorsque je lui ai donné le nom de mon hôtel, m’affirmant qu’il s’agissait autrefois d’une célèbre maison de rendez-vous. Et, tandis que les phares de la petite auto trouaient la nuit compacte, il m’a avoué la nostalgie qui le prenait parfois de se savoir remisé à

l'écart de sa ville natale — alors que je souffrais déjà, au même instant, à la pensée de me retrouver seul dans cette ville inconnue.

Copyright © 2005 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

François Rivière, *E. P. Jacobs au Bois des Pauvres*. Séance publique du 15 janvier 2005 : La marque d'Edgar P. Jacobs [**en ligne**], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2005. Disponible sur :

<<http://www.arllfb.be/ebibliotheque/seancespubliques/15012005/riviere.pdf>>